

-Le personnel du TGV à destination de Marseille St Charles est heureux de vous accueillir pour le voyage...

Bla, bla, toute sa vie, c'étaient ces annonces. Mais il aimait son métier, tout le monde n'avait pas la chance de parcourir trois fois par jour la France en long en large et en travers.

-Nous vous souhaitons un agréable voyage...

Au début, c'était difficile de parler comme ça, sans trop hésiter, en paraissant sûr de lui alors qu'il ne l'avait jamais été. Mais il avait depuis longtemps abandonné sa petite fiche aide-mémoire et récitait son texte comme un acteur de sitcom américain : sans le comprendre tout à fait. Il n'était pas heureux de les trimballer, d'autant plus que personne ne le voyait. Il était un peu à l'image de ces hommes qui dirigent le monde et qu'on ne croise jamais, c'était comme ça. Elle était comme ça, sa petite existence. Bien sûr, ça aurait pu être pire. Mais ça aurait aussi pu être beaucoup mieux, comme toujours. D'abord, l'idée de se marier ne lui avait pas encore traversé l'esprit, ensuite, il ne connaissait pas de femme. Bien sûr, il avait eu sa période sexuellement exténuante où il ne savait plus où donner de la braguette... comme tous les hommes. Son train-train quotidien aujourd'hui, c'était de conduire le sien. Point. Il n'y pensait plus. De toute façon, il avait assez d'imagination pour se satisfaire tout seul, puisqu'on n'est « jamais mieux servi que par soi-même ». Et puis il ne regardait plus la télé. Il n'aimait pas ça. Elle faisait partie de ces univers qu'il ne fréquentait pas parce que tout le monde y est plus beau et plus intelligent que vous. Il avait tendance à ne pas supporter les autres, pourtant personne ne l'avait battu, la ceinture de son père était restée bien gentiment autour de sa taille, et il n'avait jamais utilisé ses couteaux contre lui. Le sang sur son tablier n'avait jamais été le sien et il ne l'avait jamais non plus pendu à ses crochets. Il était équarisseur. Ses parents l'avaient appelé Thierry, et ses trois sœurs, toutes plus âgées, plus expérimentées, plus intelligentes que lui (enfin, c'était comme ça qu'il les percevait) prenaient un malin plaisir à l'appelait Thierrypas. Tu ris, Thierry pas... zéro, nul. Voilà son seul traumatisme infantin. Le pire, c'est qu'elles avaient raison. Il ne riait pas. Il n'aimait pas rire. De toute façon, il n'avait personne pour le faire rire et encore moins quelqu'un à faire rire. La photo sur sa carte d'identité ? Bof. Il était petit, normalement constitué, et encore... roux, les yeux d'un marron bizarre voire laid et le regard vide. Ah non, ça, c'était la carte qu'il avait falsifiée tout au fond de sa tête. Il restait petit, mais il n'avait pas le regard vide. Simplement peu expressif parce qu'il n'avait pas à s'exprimer en général. Bref, c'était un homme qui ne faisait pas de vague dans la vie, qui n'avait jamais déraillé. Le train filait dans la nuit.

-Oui maman, je t'appelle ce soir promis. Oui... oui. Je rentre de la réunion parents-profs des secondes là. Oui ça va, ce soir on a eu qu'un mort et deux blessés. Je plaisante, maman ! Tu sais la bio c'est la seule matière que tout le monde aime, les littéraires et les scientifiques. Tu es bien placée aussi pour savoir que tout le monde m'aime, moi. Bien sûr maman, je suis la plus forte.

Elle souriait.

-Non, j'ai toujours pas fait mes cadeaux de Noël. Mais non, mais tu sais bien qu'on a toujours le temps. D'une Noël c'est débile, et de deux les profs c'est des fonctionnaires branleurs, faudrait veiller à pas l'oublier. Oh mais maman, je suis plus une gamine et branler, c'est passé dans le langage courant. Non, j'ai pas de petit copain. Tu fais des amalgames maman ! Et après c'est moi qu'on accuse d'avoir l'esprit mal placé. C'est bon, je plaisante. En parlant de plaisanter, faudrait que je me coupe les cheveux. Je sais ça a aucun rapport, mais c'est pour ça que je suis drôle.

Elle se jeta un regard ironiquement fier dans le rétroviseur.

-Non je suis pas en voiture, qu'est-ce qui te fait dire ça ? Mais non, c'est le glouglou de l'aquarium. J'ai plus que des petits serpents, tu sais les noir et orange. Ben oui les autres sont morts, ça la fout mal pour une prof de bio, mais c'est comme ça. Ils se sont entremangés.

D'ailleurs, faudrait que je le lave, les escargots l'ont colonisés. Ils se sont pris pour des occidentaux impérialistes. C'est bon, je rigole. Mais non je travaille pas trop. Tu as des nouvelles de David ? Toi au moins, il t'appelle, moi il m'envoie un mail tous les mois. C'est quand même fou qu'un frère, si gamin soit-il, protège pas sa sœur. Oui enfin bon, maintenant qu'il a sa vie, il fait beaucoup moins gaffe à moi. Tu vas rire, mais les rares mails que je reçois de lui, c'est toujours pour me demander si je me suis casée et avec qui quand comment pourquoi qu'est-ce qui te plaît chez lui ? Étant donné qu'il récolte toujours des réponses négatives, je crois qu'il a abandonné.

Thierry laissa échapper un long bâillement. Pourtant, ses yeux restaient aux aguets. Il n'avait pas beaucoup dormi la nuit précédente : le chauffage était trop fort et il avait passé de longues heures à rager entre ses draps. Finalement, il s'était endormi tard, et avait frôlé le retard. Il faut dire que c'en est toujours ainsi : on n'arrive pas à dormir, puis quand finalement on commence à somnoler le réveil se met à hurler.

Sylvie avait raccroché son téléphone et dédaigneusement jeté à l'arrière. Elle déchirait la nuit dans sa petite Clio GPL verte. Verte parce que ça se rapprochait de la nature, et GPL parce que c'est un carburant qui pollue moins que les autres. Il ne fallait tout de même pas oublier qu'elle était une alter mondialiste de premier cru et par-dessus tout très attachée à l'idée de développement durable.

Thierry fredonnait une vieille chanson. Il ne se rappelait plus des paroles. Ah si, ça faisait « Déshabillez-moi, déshabillez-moi... ». L'homme laissa échapper un sourire, c'était rare, mais il était le seul à pouvoir se faire rire.

Sylvie avait allumé la radio. Europe 2 comme toujours. C'était une chanson de Manu Chao reprise de la Mano Negra, qu'elle écoutait tout le temps et passait ses journées à chanter. « Mama was queen of the mambo papa was king of the Congo »...

« Et vous... déshabillez-vous... » il trouvait cette phrase particulièrement artistique, même s'il n'avait absolument aucune idée de ce qu'était l'art en général.

« Deep down in the jungle I started banging my first bongo... », Sylvie fonçait à tombeau ouvert vers le passage à niveau... feux clignotants... barrières ouvertes... tombeau...

Elle l'avait vu. Trop tard.

Il l'avait vue. Trop tard.

C'était fini.

*Bleu, puis le noir de la nuit.*

*Noir.*

*Noirs les regards, noirs les yeux, noir le sang répandu sur l'appuie-tête.*

*Noir, puis les bleus sur ses joues.*

*Bleu.*

*Bleue la lune, bleu son jean, bleus les uniformes.*

*Puis gris, gris le TGV, grises ses mains, grise la poussière, grises les pierres par terre. Noires un peu. Bleues ses lèvres. Noir le sommeil. Gris les rêves. Bleus les gyrophares. Noire la nuit. Noire la vie. Stop.*

Lui, il n'avait pas été blessé. Pas physiquement, en tout cas. Il avait été pris en charge immédiatement par une espèce de vieux stéréotype de la psychologue aux lunettes épaisses qui avait décrété qu'il n'y avait aucun risque pour sa santé.

Le lendemain, il était en repos. Deux jours après il avait démissionné. Trois jours après il gisait ivre mort sur le sofa de son salon. Quatre jours après, il n'était encore pas sorti de son appartement. Les deux jours suivants, il les passa à se masturber l'esprit, à se tordre les idées, à hacher ses pensées et à décortiquer ses souvenirs. Il l'avait vue. Trop tard. Ca ne s'arrête pas comme ça, un TGV. Par contre, une vie... Il n'avait pas croisé son regard, il n'était pas à plaindre. Quand il y songeait, il y avait pire que lui, mais il ne savait pas s'il l'avait tuée. Il ne voulait pas le savoir. Thierry avait beau se répéter qu'il n'avait aucune culpabilité dans ce qui s'était passé ce soir là, il ne pouvait pas balayer de ses yeux l'image de la peur qui avait dû envahir le regard de la femme au moment fatal.

Son réveil sonna. Au septième jour, il se résolut à saisir son téléphone.

-...dans le coma ? Oui, merci.

Thierry attrapa maladroitement le stylo bleu qui traînait sur la table en plastique et nota le nom de l'hôpital où elle avait été transférée.

-Sylvie Cluzet ? Bien... merci.

Il raccrocha, le visage pâle et le regret dans les yeux. Le coma... c'était peut-être pire que la mort. Il passa une main sur ses joues parsemées d'une légère barbe rousse et la laissa s'échouer sur son front où perlaient les petites gouttes d'une transpiration froide. Il irait la voir, ça ne pourrait pas effacer l'accident, mais cette visite soignerait peut-être sa conscience minée.

Il se leva brusquement du petit tabouret rond, saisit au vol son vieux blouson de cuir et le passa sur ses épaules en courant vers sa voiture. Il ne se jeta pas un regard dans le rétroviseur : il ne se supportait plus. Quand on plonge quelqu'un dans le coma, il est presque aussi difficile de sortir de sa torpeur que d'éveiller celui qu'on a manqué de tuer. Il démarra et prit à toute allure la direction de l'adresse indiquée.

Quel âge pouvait-elle avoir ? Il avait massacré une vie, une famille, peut-être des enfants alors que lui était seul. S'il y était passé, personne ne s'en serait rendu compte. Alors qu'une femme plaisait à tout le monde. Pour lui, toutes les femmes étaient belles et intéressantes. Cela dit, il ne s'était pas posé de question sur ses relations depuis bien longtemps. Voilà un bon moment aussi qu'il n'avait pas posé ses mains sur les courbes d'un corps féminin. Il ne savait pas si ça lui manquait, il se le répétait : il ne s'était jamais posé la question et n'avait d'ailleurs pas envie d'y réfléchir. Il était possible qu'il se rende au chevet d'une quinquagénaire comme à celui d'une gamine de dix-huit ans. Cette incertitude excitait un peu sa curiosité, mais il était tant abattu qu'il prit à peine le temps d'y songer. Il paraissait qu'une personne qui restait dans un coma profond vous entendait parler, vous comprenait, et se souvenait parfaitement de toutes les pseudo conversations que vous aviez eu avec elle pendant son sommeil. Il avait entendu ça à la radio, un jour. Il décida de stopper sa réflexion. Si le sommeil aide à penser, lui n'avait pas fermé l'œil depuis une semaine.

Thierry poussa la porte et lança avec curiosité un œil craintif dans la chambre blanche. Son sang ne fit qu'un tour et son cœur manqua lamentablement un battement. La nausée se saisit de son estomac serré. Il avait posé ses yeux sur son visage. Elle était blême. Vraiment trop blême. De larges ecchymoses couvraient ses pommettes blafardes. Trente ans... Il ne lui en donnait pas plus. L'homme posa, tremblant, son front contre le montant de la porte : les larmes lui montaient aux yeux, ses mains remuaient dans ses poches trouées et ses dents entraient profondément dans ses lèvres séchées par l'alcool et le manque de repos. Il avait

devant lui la femme dont il avait annihilé l'existence, et cette situation était d'autant plus traumatisante qu'il avait brûlé sept jours à imaginer ses traits. Il referma lentement la porte derrière lui et avança à pas de loup vers le siège posté près du lit. Il était terrorisé. Il jeta un regard peu rassuré derrière lui, pour vérifier que la pièce soit vide.

-Bonjour, lança-t-il d'une voix éraillée.

Un sanglot sec se saisit brusquement de sa gorge. L'homme prit son visage dans ses mains et essuya ses yeux d'un revers de poignet. Elle semblait tellement calme, on aurait pu jurer qu'elle dormait... on aurait aussi pu jurer qu'elle était morte. Mais aussi, malgré le voile de l'accident, elle était belle. Non pas parce que toutes les filles des nouvelles romantiques sont belles, mais parce que c'était tout simplement l'avis de Thierry.

-On se connaît pas mais... Je m'appelle Thierry. C'est moi qui vous ai mis dans cet état. J'ose même pas penser que j'aurais pu vous tuer. Je sais pas, mais c'est peut-être pire cette situation là. Ca fait quinze ans que je conduis des TGV, j'aurais jamais imaginé que je pourrais vivre un truc pareil. Je m'en veux, je m'en veux tellement en fait. Ca sert à rien de s'éterniser sur des « si », « si », c'est fait, c'est fait... mais j'aurais aimé que ça ne se fasse pas. Voilà.

L'homme se releva, pétrifié et commença à se diriger à reculons vers la sortie, comme s'il craignait qu'elle ne réagisse à ses paroles.

-Je vais... je vais partir... À bientôt.

-Non mais voilà, dis pas non plus que c'est sa faute à elle.

David foulait de long en large la chambre de sa sœur.

-Mais elle roulait quand même trop vite et elle aurait dû voir que les barrières étaient pas baissées et qu'y'avait un problème.

-Écoute, c'est pas parce qu'on vit ensemble depuis un an et que tu crois la connaître que tu peux balancer des trucs gratuits comme ça.

-Et ta mère elle doit venir ?

-Non, elle travaille.

L'homme se laissa tomber dans le siège rembourré.

-Sa fille est dans le coma et elle prend même pas le temps de venir la voir ! Trop drôle, attaqua la jeune femme.

Son air de pin-up était accentué par sa position cambrée contre la vitre. Elle présentait plantureusement sa poitrine devant elle. Elle tendit sa main pour admirer ses ongles peints avec la perfection nécessaire au maquillage d'une « vraie femme ».

-Tu sais bien que ma mère m'a toujours préféré. C'est pas sa faute, à Sylvie, si elle a jamais rien fait pour essayer d'être meilleure que moi.

-Je sais que tu es le meilleur, mon grand loup, murmura-t-elle en prenant place sur ses genoux.

Et elle plaqua avec animosité sa bouche dans la sienne.

Thierry entra en chantonnant la petite chanson qui lui trottait dans la tête depuis le soir de l'accident, « Déshabillez-moi »...

-J'ai... j'ai amené des fleurs, ça fait toujours plus... plus joli, hésita-t-il en plaçant le bouquet multicolore dans un grand verre.

Il se demanda si elle s'était rendue compte qu'il avait renversé la moitié de l'eau sur la tablette et s'empourpra.

-Bon, j'en ai mis partout.

L'homme réfléchit un instant, secoua ses mains et s'essuya sur sa chemise. Son regard se posa sur la jeune femme et il eut un faible sourire gêné.

-Oui je... j'en ai mis partout...

C'était la troisième fois qu'il venait la voir et il se sentait de plus en plus à l'aise. Il s'était habitué à son teint, à son image immobile, à ses traits trop calmes peut-être. Il avait néanmoins l'impression de se racheter, d'essayer de se faire pardonner même s'il était sûr que cela ne serait pas possible. Puis il était moins seul dans son oisiveté et ça, c'était important pour lui. Thierry commençait à considérer sa présence comme réconfortante : il n'avait plus tout à fait peur qu'elle lui dise soudainement qu'il se comportait comme un con et qu'il aurait pu se les bouger avant de manquer de la couper en deux.

-Si vous devez rester ici pour dix ans, je viendrai vous voir pendant dix ans... un peu pour faire ma pénitence et un peu aussi parce que je n'ai rien dans ma vie et que je peux bien survivre sans travailler. Et aussi parce que... si on vous a mis sur ma route, c'est peut-être pas pour rien...

Elle semblait le comprendre mais lui dire en ronchonnant qu'il n'avait rien à voir dans cet accident stupide.

-Heureusement que je sortais d'une gare... Je sais pas du tout comment vous avez fait pour être sur la voie à ce moment-là, il faudra faire plus attention la prochaine fois que vous traverserez... je crois.

Il était toujours le seul à pouvoir se faire rire. Mais soudain, il eut un sursaut si violent qu'il se renversa de sa chaise dans un fracas qui ressemblait étrangement au vacarme qu'il provoquait quand il lui arrivait de faire le ménage. Quand l'infirmière entra et manqua de trébucher sur sa jambe, elle se précipita pour le relever. C'était une grande femme qui marchait si lourdement qu'elle aurait pu passer pour un homme.

-Qu'est-ce que vous faites par terre ? questionna-t-elle en le soulevant sans aucun effort pour le poser sur la chaise.

-Elle a ouvert les... les yeux ! s'égosilla-t-il en la pointant du doigt.

La grosse femme laissa échapper un grand éclat de rire, puis sa main chuta lourdement sur l'épaule de Thierry, le faisant vaciller.

-Ça, c'est normal mon gars, vous en faites pas, si elle se réveille vous vous en rendrez bien compte !

Elle rit à nouveau puis déserta la pièce. Les infirmières d'aujourd'hui... rien à voir avec celles des fantasmes, songea-t-il. L'homme reprit peu à peu ses esprits alors que la jeune femme avait à nouveau clos ses paupières et caché ses grandes mirettes vertes. « Si elle se réveille »... et si elle ne se réveillait pas ? Il n'y avait jamais pensé. Non après tout elle ne pouvait pas le laisser tomber comme ça, du jour au lendemain, sans même lancer un signe pour qu'il sache qu'elle s'apprêtait à le quitter. Le quitter...

David afficha une expression intriguée en posant son regard vert sur le bouquet déposé sur la tablette qui jouxtait le lit.

-Tiens, un prétendant tu crois ? s'étonna-t-il vers celle qui partageait son lit.

Elle n'en avait aucune idée, mais pour offrir un bouquet aussi ringard, il fallait avoir une sacrée imagination. Le jeune homme émit un rire moqueur.

-Je suis assez d'accord avec toi...

Il frôla de son doigt le pétale d'une rose rouge.

-Ou alors c'est ta mère ?

La porte s'ouvrit brusquement, les deux se retournèrent avec rapidité vers le visiteur. Thierry se liquéfia avant d'émettre un balbutiement incompréhensible. David s'avança et lui tendit sa main qu'il serra un peu hésitant, un peu tremblant.

-David Cluzet, je suis le frère de ma sœur.

Le jeune homme eut un sourire moqueur et presque incongru face à l'expression terrorisée et profondément gênée de son interlocuteur.

-Je... suis le... le conducteur du TGV en fait... je... je vais vous laisser, termina-t-il en indiquant la sortie.

David intima à la jeune femme de l'accompagner, d'un regard qui criait : « Démerde-toi pour qu'il remette plus les pieds ici, ce nain ».

Thierry s'effondra sur un banc de la petite salle à l'odeur d'alcool qui « accueillait » les personnes en visite. Il voyait de grandes affiches colorées sur les murs : sûrement pour rendre l'espoir à ceux qui craignaient d'avoir à s'asseoir dans ces chaises pour la dernière fois. Il posa ses yeux sur ses mains frémissantes : il ne devait plus venir ici, plus jamais. Plus de prochaine fois. Pas de dernière fois. Il s'agrippait à cette inconnue avec pour secrète espérance son rachat inopiné, avec pour secrète attente un pardon, un mot qui reconforte, qui lui dit qu'il n'est pas si insignifiant que ce qu'il pense. Malheureusement, demander cela à quelqu'un qui ne vous entendait sûrement pas, qui ne vous voyait pas, qui ne pouvait pas même vous adresser un mot, c'était un défi suicidaire. Au pire, il pourrait tenter de pêcher une fille facile pour l'aider à remonter la pente, pour lui lancer la corde qui l'extirperait de sa torpeur. Un froissement d'étoffes résonna étrangement à ses côtés. C'était la grande brune qu'il avait à peine remarquée dans la chambre, un moment plus tôt. Elle serra ses doigts d'une main humide et posa sur lui un regard langoureux.

-Je suis la... sœur de David, il ne faut pas lui en vouloir, il souffre tellement pour Sylvie...

Elle avait pris un accent italien complètement ridicule et pour la première fois depuis bien des années, une personne extérieure fut proche de le faire rire.

-Je trouve le métier de conducteur de trains tellement excitant, ajouta-t-elle en le pénétrant trop violemment du regard.

Thierry se sentit soudain poignardé, violenté avec tant de sauvagerie qu'il bondit sur ses pieds comme un petit fauve agressé.

-Et moi je... je ne trouve pas votre petit jeu très excitant du tout, se força-t-il avec difficulté.

-Ne refusez pas l'évidence, je sais que je vous plais énormément et que bientôt vous me supplierez de me plier à vos ordres... à genoux devant vous.

Il faillit éclater de rire devant la stupidité de la situation, mais son corps opta pour un regard horrifié et un air presque empli d'un dégoût peu camouflé.

-Bon écoutez... je n'aime pas les femmes, et surtout les femmes comme vous, donc si on pouvait se contenter d'oublier cette conversation, ça m'enlèverait un souci de l'esprit.

Elle prit une expression décomposée avant de lancer avec lâcheté :

-Dans ce cas, vous ne représentez aucun danger pour ma sœur, puisque vous êtes homosexuel. Puis elle l'envoya se faire peindre chez les Grecs et il s'avoua qu'il trouvait le jeu de mots d'assez mauvais goût mais tout de même bien trouvé.

Les autres le pétrifiaient, il ne vivait pas dans le même monde qu'eux, il était complètement aliéné de cet univers de brutes. Il s'en rendait compte à présent, tout le monde le persécutait, tout le monde était tellement intéressé, individualiste, matérialiste... Il ferma ses paupières et appuya sa nuque contre le mur. Après tout, Thierry se disait qu'au fond de lui, il avait peut-être besoin de quelqu'un ou d'un peu de douceur au moins. De ne plus être seul, de se retrouver au travers d'un autre... d'une autre. Une femme... il eut un bâillement contenu puis s'endormit un moment après.

Quelques heures plus tard, il décida de prendre un peu de repos pour sortir de sa léthargie. C'était peut-être la première douche qu'il prenait depuis trois jours. Il ne pourrait pas changer sa personnalité, il le savait, mais il pouvait sans doute essayer de se créer une nouvelle vie. Et si cet accident était plus un signe du destin que celui de la malchance qui s'acharnait sur lui depuis qu'il avait quitté l'enfance ? Et si elle finissait enfin par s'éveiller ? Il souriait, il apercevait des scènes roses, tellement romantiques... jusqu'au moment où l'eau chaude

manqua. Ce fut la fin de son petit fantasme et il redescendit sur terre. Thierry redevint Thierry, ex-conducteur de train et seul. Mais il pensait au moins à Sylvie. Sa couette fit mine de l'accueillir pour un sommeil profond d'une nuit et plus d'une demi-journée.

Elle n'était plus là. Thierry se frotta les yeux devant le lit vide. Elle n'était plus là. Son cœur tambourinait au fond de sa poitrine, ses mains reprirent leurs tremblements. C'était peut-être de rage cette fois-ci. Son regard se troublait, il sortit en trombe de la pièce et tomba de nouveau nez à sein avec la grosse infirmière – oui, elle mesurait trente centimètres de plus que lui.

-Cluzet, Sylvie Cluzet, elle est où ? questionna-t-il en haussant un peu trop la voix.

L'armoire à glace le toisa de ses yeux gris avant de prendre un sourire de circonstance.

-Elle est partie il y a mois de cinq minutes. Un certain Monsieur Cluzet l'a pris en charge.

Les jambes de Thierry furent pendant un moment sur le point de se dérober sous le poids de la crainte et de l'allégresse que le réveil de la jeune femme provoquait en lui. Il s'élança dans les interminables couloirs blancs et déboucha à toute allure par la sortie principale. Il balaya le parking du regard, il la reconnaîtrait, il le savait. Puis soudain...

Tout défila devant ses yeux : l'accident, le premier jour, le second jour... la première visite, les premières paroles, l'apprivoisement, la prise de conscience, les rêves, les fantasmes. Il saisit son courage à deux mains et s'avança vers la voiture dans laquelle il reconnaissait la jeune femme et son frère. Il était occupé à charger une grosse valise dans le petit coffre. Un long manteau rouge était posé sur ses épaules, elle n'était pas très grande. Ses yeux se dissimulaient sous de grosses lunettes noires. Elle portait un sac en bandoulière et semblait parfaitement remise. Il s'approcha davantage. Elle restait pâle, mais conservait toujours la même beauté. Il se lança.

-Bonjour euh...

Le frère fit volte face.

-Qu'est-ce que vous foutez là ? s'exclama-t-il.

Thierry décida de le prendre de vitesse, si elle se souvenait de lui, il fallait qu'il répète ses premiers mots, peut-être.

-On se connaît pas mais...

-Vous avez raison, on ne se connaît pas, trancha-t-elle. Tu veux bien aller m'attendre dans la voiture ?

David obéit, étonnamment. Elle se retourna vers l'homme et s'approcha de lui en soulevant maladroitement ses lunettes. Ses yeux cernés firent une étrange impression à Thierry qui fut incapable de réprimer les torsions de son estomac. Sylvie fit un signe du pouce vers son frère, il ne fallait pas qu'il sache. Elle avait tout perçu, tout entendu.

-18 avenue Rousseau, demain vingt heures, j'ai cru comprendre qu'on habitait au même endroit.

La jeune femme fit rapidement volte-face et prit place dans le véhicule. Quelques secondes plus tard, ils filaient.

Thierry se retrouva seul, mais tellement excité à l'idée de percer le mystère de cette femme qu'il n'y prenait même plus garde. 18 rue Jean-Jacques Rousseau... ah non, avenue. C'est ça. 18 avenue Jean-Jacques Rousseau. 18 avenue Jean-Jacques Rousseau. La main droite sur ses tempes humides, il s'en retourna chez lui. Une journée sur les nerfs, toute une journée dans l'attente. Déjà dix-neuf heures. Bien entendu, il passa près de la brûlure au troisième degré avec ce chauffe-eau qui fonctionnait comme il parlait, se coupa en se rasant, s'emmêla les pieds dans le fil du téléphone et tenta de mettre ses chaussures à l'envers. Sans succès. Mis à part cela, il n'était pas nerveux. L'homme s'en prit aussi à sa coiffure et à son front trop brillant à son goût. Finalement, il s'éclipsa à dix-neuf heures cinquante. Pour faire cinq

kilomètres, il ne fallait pas plus de dix minutes. Le rétroviseur lui rappela aimablement que sa chemise était froissée et que son écharpe bleue faisait un peu tâche sur son long blouson noir. En revanche, il n'eut pas besoin de son aide pour se rendre compte qu'une veste pareille n'allait pas à un homme petit. Mais il était petit et il le resterait, il s'assumait, voilà. Enfin, il s'assumait...

L'homme eut besoin de prendre deux minutes pour rassembler ses esprits et ses idées, pour se calmer et viser enfin la sonnette de son doigt grelottant. Cela en avait toujours été ainsi : sous l'emprise du stress, il tremblait, bégayait, perdait tout son sens de la réflexion. Il tenta un sourire détendu au petit miroir qui se tenait contre le mur et manqua de détalier à cette image. Ça y était. Il avait sonné. Respire. Une demi seconde, une seconde... si longtemps. Enfin, elle apparut.

Rayonnante, mais décontractée, quasiment remise. À la voir ainsi, personne n'aurait pu deviner qu'elle venait de passer plus d'une semaine dans le néant... ou presque. Il eut un sourire timide et attendit qu'elle l'invite à entrer.

-Comme ça c'est vous qui avez failli me « couper en deux », je vous cite... plaisanta-t-elle en lui plaçant un verre entre les mains.

Elle prit place sur le fauteuil qui lui faisait face. Thierry sentait remonter en lui les réminiscences de ses jeunes années et s'acharnait pour ne pas la dévorer du regard. Ces paroles lui prouvaient tout de même qu'elle l'avait entendu depuis le fond de son sommeil.

-C'est... c'est tellement étrange, en fait, de me retrouver ici face à vous... face à vous... comme ça... J'avais l'impression de commencer à vous connaître, là-bas.

Sylvie laissa échapper un rire réconfortant.

-Si vous voulez tout savoir, je suis prof de bio dans un lycée tout près d'ici. J'ai vingt-neuf ans, j'ai découvert peut-être grâce à vous que mon frère se moquait bien de moi avec sa grande pintade, et j'irais même jusqu'à préciser que je n'apprécie pas du tout les hommes qui font déborder les vases en y déposant des fleurs.

Rougissant, il buvait ses paroles, presque intimidé, avec un sourire à la limite de la béatitude.

-Je pensais pas qu'elles étaient véridiques, toutes ces histoires comme quoi on perçoit tout, quand on est dans le coma...

-Comme quoi ! Et j'en suis la preuve vivante, c'est une sacrée méthode d'espionnage...

Thierry eut un sourire et laissa vagabonder son regard dans la pièce. Son appartement était peu spacieux, mais tout ce qu'il y a de plus confortable et de mieux décoré. Sur les murs orange pâle étaient accrochés de petits tableaux abstraits, aux couleurs vives, puis la grande reproduction d'un Roy Lichtenstein et dans un grand cadre, une photo du « Carrefour des choix de société ». Dans un coin, il y avait un large aquarium, au moins un 450 litres, et tout ça pour seulement trois locataires. Il commençait à se sentir plus à son aise, enfoncé dans le coin d'un canapé moelleux.

Ils passèrent à table : elle avait fait une entrave à ses convictions en « cuisinant » du saumon surgelé. Il en avait ri, puis avait fini par la complimenter sur la cuisson, avec un peu d'ironie. Après tout, lui aussi avait l'habitude des surgelés et... lui non plus ne savait pas cuisiner.

Enfin, ils s'étaient retrouvés sur le sofa, pour bavarder à nouveau de leurs vies dans une ambiance feutrée de fin de soirée.

-La jeune femme brune qui était avec votre frère, c'est bien sa compagne, alors ? se décida-t-il à demander avec un froncement de ses sourcils roux.

Elle prit une expression lassée.



-Sa fiancée, sa compagne, sa copine, sa maîtresse. Enfin bon, celle avec qui il couche, car ça m'étonnerait bien qu'elle lui serve à autre chose.

Elle avait précisé cela avec un geste dédaigneux.

-David, c'est David ? Il me semble qu'il me l'a envoyée pour qu'elle essaie de me mettre dans son lit. Je crois qu'il craignait que ce soit moi qui vous mette dans le mien ! lança-t-il sur un ton léger.

Il se rendit soudain compte que c'était ce dont il rêvait, et baissa les yeux sur ses mains moites.

-C'est possible, pendant le peu de temps que j'ai passé avec elle, elle m'a parue un peu légère dans tous les sens du terme.

La jeune femme perdit ses yeux dans le vide alors qu'il semblait réfléchir lui aussi. Il n'osait plus engager la conversation, mais il fallait qu'il se force après tout. Un homme était un homme et se devait de prendre l'initiative...

-Et vous... ? le devança-t-elle en levant vers lui un regard presque tendre.

Lui ?

-Je... j'ai arrêté de travailler depuis une semaine et... et voilà...

-Les femmes, le corrigea-t-elle avec un sourire.

Les femmes ?

-Pas de femme...

Elle n'arrivait pas à y croire.

-Comment un homme aussi charmant que vous peut bien se débrouiller pour ne pas avoir une foule d'admiratrices à ses pieds ? plaisanta-t-elle.

Il tombait des nues, ou plutôt, il y grimpait. L'homme releva des yeux brillants vers elle.

-C'est sans doute parce qu'il renverse l'eau des vases en y mettant des fleurs...

Pendant une fraction de seconde, il se mordit les doigts d'avoir eu cette audace. Mais elle se rapprocha de lui, comme ça, simplement, et plia sa jambe sur le sofa pour lui faire face. C'était un réel feu d'artifice qui s'était déclaré dans son... cœur.

-Et si vous restiez à mon chevet un peu plus longtemps que prévu ? suggéra-t-elle en passant le plat de sa main sur l'avant-bras de Thierry.

Il déglutit avec difficulté et se résolut à se laisser envahir par le cran qu'il avait eu des années plus tôt.

-Ca dépend... une prof de bio en lycée donne toujours des cours d'anatomie ?

Sylvie laissa échapper un léger rire avant de glisser un baiser humide sous son oreille, dans son cou, à cet endroit même qui en fait rêver plus d'une pour sa douceur. Elle semblait sentir qu'il était pétrifié sous sa fausse apparence d'homme sûr de lui.

-Je ne donne que des cours particuliers de travaux pratiques...

-Je suis peut-être pas l'homme qui vous faut en fait je...

La jeune femme avait posé deux doigts sur sa bouche.

-Vous me plaisez beaucoup Monsieur Thierry, et j'ai cru entendre que vous chantiez de jolies petites chansons...

L'homme ne pouvait plus écarter son regard de ses yeux d'émeraude. Elle prit son visage entre ses paumes et, le rapprochant vers ses lèvres, lui donna un long baiser. Ce fut un baiser chaste, plus appuyé que ceux que se donnent les gamins sur les bancs d'école, mais le même, dans le fond.

-Tu es belle, souffla-t-il en entourant sa taille de ses bras.

Sylvie perdit ses doigts dans ses cheveux, lui prenait un peu plus d'assurance et se pressa si bien contre elle qu'elle ne put échapper à l'expression –disons, assez dure– de son désir.

-C'était quoi la chanson dont tu parlais tout à l'heure ? questionna-t-il avec regard et sourire brûlants d'envie.

-Déshabillez-moi...

Les mains de Thierry se révélèrent brûlantes sur la peau de la jeune femme qui, apparemment, sortait d'une longue pause sentimentale et charnelle. Tout comme lui, en fait... Il ne fallut pas cinq minutes pour roder le moteur de leur désir. C'était rare, vraiment rare, d'être autant en phase avec son partenaire, si bien que tout semble instinctif, si bien qu'il n'y a rien à apprendre puisque tout paraît su. Les jours suivants furent amoureusement torrides...

David laissa tomber sa «pintade » et se mit au vert pendant un moment...

Sylvie ne cuisina plus jamais surgelé...

Thierry devint son élève le plus assidu. Il reprit le travail peu après et tous deux furent libres de réaliser le tellement célèbre « fantasme du train » dans les règles de l'art.